

Musée de la Résistance en Argoat



Témoignage de madame Denise Le Flohic née Le Graët.

Sa guerre, sa déportation.

Propos recueillis par J.P. Rolland

1870-1871
Hessisch-Graben
Hessisch-Graben

De toute les villes impériales et de
 Namoung. Saucedo (ville). Krumm. Wall. Karwie.
 Gnewikow. Neuruppin. Netzeband. Darschew. Rostow.
 Dohow. Wittstock. Krüssow. Pritzwalk. Laaske. Pullitz.
 Nettelbeck. Dreukow. Suckow. Marwitz. Zschennow.
 Slate. Parchim. Stolpe. le 1er Mai (à l'heure) les boches
 nous abandonnent plus, bois. (quelques jours d'attente).
 nous passons la nuit dans la bois, le camp l'oume. les
 russes sont à 2 km. (certains ont des mules) le lendemain
 matin nous montent au village pour se voir (ils ont
 fournis de leur) ils nous montent (avec la gage) sans une
 femme nous devons passer la nuit dans une grange de
 l'église de la ville ça se passe à l'après un fusillade,
 français arrive et nous enie (vous êtes les) immédiate
 ment grand renouveau. mit un feu ardent car
 ils reviennent le lendemain, midi nous cherchons pour
 le soir on à leur convoi qui doit partir de Stolpe à 11 h.
 Ludwigslust. (couché en caserne) Oldena, Waller. Vossow.
 Jettwitz - le 4 dans un camp russe tout bien. cette est
 route pour celle le 10 - un mercredi (couché sur des paille et
 bonne nuit) 11 h. devant chaque bloc attendons le départ pour
 Lauenburg on ne part que demain - donc départ pour Lauenburg
 passons une nuit dans un camp. le lendemain départ pour Racine
 nous sommes très bien reçus, on s'occupe particulièrement des soldats.
 Tous les soldats nous entourent dans quelques jours on part
 une nuit dans ce camp. le lendemain départ pour Clow. (en ambulance)
 passons une bonne nuit. le lendemain matin attendons le départ pour
 la gare. en vont vers la France. passons le Rhin et le 1er
 Wehrmacht (dimanche 13)

Itinéraire griffonné par Denise le Flohic

Témoignage de Madame Denise Le FLOHIC née le Graët : sa guerre et sa déportation 1939-1945

Quand la nuit essaie de revenir, il faut allumer les grandes dates comme on allume des „lambeaux”, non point pour figer ce temps comme un monument de marbre ou de bronze, mais pour faire vivre la mémoire, sentinelle de l’esprit, face à l’oubli . »

Victor Hugo



Denise Le Flohic, née Le Graët, peu de temps après son retour d’Allemagne :

- Officier de la Légion d’honneur (par décret du 16 Novembre 1964 inséré au JO du 18 Novembre 1964), médaille remise par Louis Piriou, président de l’ARC, décernée au titre des services rendus à la Résistance.
- Médaille Militaire
- Croix de Guerre avec Palme
- Croix de Combattant Volontaire de la Résistance
- Médaille de la Reconnaissance Française
- Médaille d’Honneur du Sénat (remise le 24 avril 2011 par le sénateur maire de Bourbriac, Yannick Botrel)

Denise le Graët est née à Bourbriac le 5 janvier 1923, dans une famille de 4 enfants. Ses parents tenaient un café-restaurant au bas de la place du Centre de Bourbriac (aujourd’hui Ty Breiz). Après sa scolarité à Guingamp, elle reste à la maison pour seconder ses parents dans la restauration. L’établissement est de bonne réputation et géographiquement bien situé. Il voit beaucoup de monde et de diverses tendances pendant cette période trouble de la guerre. Ainsi, Denise est aux premières loges pour se faire une opinion sur la présence allemande sur notre territoire : elle opte pour le camp de la résistance aux armées de l’occupant. Ses deux frères aînés, Marcel et Yves sont prisonniers de guerre.

A partir de 1943, elle adhère au groupement du Front National⁴ dirigé par Jean Devienne⁵ dit « Xavier » puis « François » dans la clandestinité.

Elle commence par la distribution du journal clandestin : « Le Patriote des Côtes du Nord⁶ », puis elle fait de fausses cartes

⁴ Créé par le PCF le 15 mai 1941, il avait pour vocation d’unifier en son sein l’ensemble des forces de la Résistance (FTP : Francs Tireurs et Partisans Français, bras armé du Front National).

⁵ Né le 16 Octobre 1911 à Montigny en Gohelle (Pas de Calais). Avec son équipe restreinte, Jean Devienne va sillonner tout le département pour créer des comités du Front National : des équipes de cinq à six personnes responsables d’un secteur qui ensuite recrutent autour d’elles, diffusent les tracts et les journaux de F.N. dans lesquels figurent les mots d’ordre et les instructions. Le F.N. se charge également à partir du printemps 1943 de trouver des fermes pour héberger des réfractaires au S.T.O. Jean Devienne a été tué en Indochine.

⁶ Journal du Front National imprimé clandestinement à Morlaix, dans l’imprimerie de Louis Boclé, à la demande de François (Jean

pour les jeunes gens réfractaires au Service du Travail Obligatoire ⁷ (STO), elle assure la liaison entre les groupes de francs tireurs et partisans (FTP) du Centre Bretagne (Mellionec, Kergrist Moëlou, Maël Pestivien...) et leur fournit des armes, elle donne des tickets d'alimentation aux nombreux réfractaires de la région....

Son récit :

Dans la nuit du 31 décembre 1940, Ferdinand Steunou, Louis Derrien, Arthur Hamon ⁸, Raymond Le Guillec (qui était de Plougernével, boulanger chez Thomas à Bourbriac) et Albert Toupin se rendent dans la baie de Morlaix afin de rejoindre l'Angleterre par bateau. Malheureusement, lorsqu'ils sont arrivés au pont de la Corde à Henvic, la mer était basse. Leur tentative échoua. A leur retour à Bourbriac, ils sont arrêtés par les allemands. Un citoyen de Bourbriac, qui avait pignon sur rue, avait envoyé une lettre à la kommandantur à Guingamp. Ils sont internés à la prison de Quimper. Albert Toupin m'a contacté pour me demander de trouver des jeunes filles de Bourbriac pour être leur marraine. Ainsi je suis devenue la marraine d'Albert. Nous leur écrivions assez souvent afin de leur remonter le moral. En juin 1941, ils sont envoyés en forteresse en Allemagne. Après 4 ans de captivité, ils reviendront ; seul Albert Toupin est mort le 24 avril 1944. .

Devienne) qui affirmait: « *le journal est une des plus sûres ressources pour l'alimentation financière de nos maquis des Côtes du Nord. Nos hommes le vendent dans les villages à 15, 20 ou 30 francs l'exemplaire selon la générosité des clients. Chaque numéro nous rapporte plus de cent mille francs par mois. Il ne faut pas que notre organe d'expression reste en panne, faute de main d'œuvre !* »

<http://histoire.bretagne.free.fr/patriote.htm>

⁷Institué le 4 septembre 1942, ce n'est que le 16 février 1943, qu'une loi impose le Service du Travail Obligatoire (STO). Tous les jeunes gens âgés de 20 à 22 ans peuvent être envoyés de force en Allemagne. En juin 1943, Sauckel réclamera 220 000 hommes, puis en août 1943, 500 000. Plus tard il en exigera 1 000 000.

⁸ Sa sœur Madeleine était avec moi à Ravensbruck.

« Il n'y avait pas beaucoup de monde à Bourbriac qui savait que je distribuais ce journal; je ne le donnais, évidemment, qu'à ceux qui militaient comme moi. Je faisais beaucoup de vélo pour établir les contacts entre les maquis. Ils se faisaient toujours de bouche à oreilles, jamais d'écrits. Jean Devienne me fournissait le nécessaire pour établir les faux papiers et les différents tickets. Il se les procurait dans les mairies.

La veille de la rafle, je dis à ma mère : « *Je crois que ça va barder ici* ». Les allemands semblaient très nerveux, on les voyait sur toutes les routes. Je me suis posée la question : « *est ce que je m'en vais par derrière la maison, rejoindre la campagne* »?

Et je me dis : « *je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas faire ça ; mes parents subiront des représailles et ne les supporteront pas* ».

Le dimanche 14 mai, en début d'après midi, ma mère me dit : « *on abaisse le store et on ferme le café* ».

En fin d'après midi, les allemands ont fait rassembler tous les jeunes gens sur la place. Ils avaient reçu leur convocation pour le STO qu'ils refusaient. Leurs papiers étaient faux, c'était moi qui les avait établis.

Les allemands sont venus me chercher ainsi que mon père.

Moi, j'étais sous la bonne surveillance d'un russe blanc qui tenait pointé sur ma poitrine le canon de son fusil.

Je vais vous dire, il y avait des maquisards qui n'étaient pas sérieux !

Ma mère m'a sauvé la vie. Je vais vous expliquer pourquoi.

Quelque temps avant la rafle, un matin, le car de la CAT (Compagnie Armoricaire des Transports) qui faisait la navette entre Guingamp et Saint Nicolas du Pélem, s'arrête à la maison. Le chauffeur dépose un colis assez volumineux entouré dans une toile de jute. Je n'avais pas regardé le nom du destinataire, mais je pense qu'il était à mon nom. Ma mère et moi l'ouvrons : quelle surprise ! Une radio pour communiquer en morse, avec Londres ; je

ne savais pas m'en servir et je ne savais pas qui me l'envoyait. Nous l'avions entreposée dans la salle de bal attenante au restaurant. Quelques jours avant mon arrestation, ma mère me fait part de ses mauvaises nuits de sommeil depuis la réception de ce colis. Il va falloir s'en débarrasser. Elle prend la brouette et s'en va le déposer en lieu sûr à la périphérie de Bourbriac.

Imaginez-vous, si les allemands l'avaient trouvée chez nous ? Car après la rafle ils ont envoyé tous les jeunes gens, ainsi que mon père, dans la salle de bal. Moi, ils m'ont mise dans la cuisine sur une chaise. A un moment donné, j'ai demandé à aller assouvir un besoin naturel.

Non, vous n'irez pas dehors ! me rétorqua un soldat allemand.

Alors je vais aller dans une chambre.

Je suis montée à l'étage et c'est là que je me suis aperçue qu'ils avaient fouillé de fond en comble toute la maison... Je me suis dit : *« s'ils avaient trouvé cette radio, nous aurions été fusillés ! »*.

Lorsque je suis revenue de déportation j'ai questionné ma mère pour savoir si quelqu'un était venu chercher cette radio.

Elle me dit : *« un homme est venu mais il n'a pas décliné son identité »*.

En fait, il s'était servi de mon nom pour recevoir ce colis délicat, pour ne pas, lui, se faire prendre. Il s'était dit, elle va se débrouiller pour camoufler cet outil compromettant ou alors, les allemands n'iront pas perquisitionner chez elle car c'est ouvert à tout public !

La veille de mon arrestation, il y avait un mariage chez nous : repas du midi et du soir, suivis du bal de noce. Au cours de la soirée, certaines personnes s'aperçoivent que quelques maquisards se sont invités au bal. En effet, ils arborent fièrement leurs armes.

Puis, subitement, arrivent des gendarmes et des soldats allemands : grande débandade, frayeur dans l'assemblée. Moi je n'ai rien vu, ni entendu, car j'étais en train de faire la vaisselle ; cependant je me suis aperçue qu'il se passait quelque chose.

Dans la section de soldats allemands, il y avait un alsacien qui servait d'interprète. Il vient me voir et me dit : *« dans la petite salle à côté de la cuisine où se trouvent une table et un buffet, j'ai vu des armes et des munitions sur le haut du meuble. Mais je n'ai rien dit ! »*

En fait, les maquisards ont eu peur et ils ont jeté leurs armes.

C'est pour dire que tous les maquisards n'avaient pas conscience du danger, ni pour eux, ni celui d'exposer les autres à la vindicte allemande.

Les faux papiers, je les faisais à la main et j'avais le tampon de la mairie de Bourbriac ; par contre je n'avais pas celui de la gendarmerie. Mais deux gendarmes collaboraient : Le Gloan et Guyaumard. En particulier le gendarme Guyaumard, originaire de Plestin les Grèves, que je connaissais bien. Ils m'avaient dit qu'ils assuraient une permanence au bureau, tous les mardis, pendant que les autres gendarmes allaient patrouiller. Ainsi lors de l'établissement de faux papiers et quand le tampon de la gendarmerie était nécessaire, je disais aux personnes intéressées de se rendre à la gendarmerie le mardi et d'aller voir monsieur Guyaumard puisque nous étions de connivence.

Les allemands avaient réquisitionné la maison Botcazou, à côté du café, et c'est là qu'ils m'ont interrogée une première fois. Ils n'ont jamais admis que Denise Le Graët était mon vrai nom; ils soutenaient que c'était mon nom de guerre.

A Bourbriac, ont été également arrêtés : le fils du facteur, Roger Bricon, Edouard Pavéc ainsi que Mazeo (boucher à Lanrivain) et bien d'autres que je ne connaissais pas. Ils se sont évadés lors de l'attaque du train à côté de Langeais, après notre départ de Rennes⁹.

⁹ Le 6 août 1944, un train de plus de 900 prisonniers (militaires américains, déportés français et soldats allemands mutins), camouflé en convoi militaire, part de Rennes. Il est l'objet d'un mitraillage par l'aviation anglaise en gare de Langeais. Plus de 90 prisonniers parviennent à s'échapper. L'attaque fait 23 morts (dont quinze soldats américains et anglais, quatre prisonniers

Puis ils m'ont envoyée à **la prison de Guingamp**. Comme je n'avais rien, une personne est venue m'envoyer des chaussons et une robe de chambre. Les allemands venaient me prendre pour m'envoyer dans une grande maison bourgeoise de la rue Saint Nicolas, qu'ils avaient réquisitionnée. Là, j'ai subi plusieurs interrogatoires. Ils prétendaient que je connaissais un grand responsable de la résistance locale en la personne de Jean Devienne. Mais je leur répondais toujours la même chose : *je ne sais pas ce que vous me reprochez !!!!*

La veille de l'arrestation, deux jeunes hommes sont venus manger au restaurant ; je ne les connaissais pas. Par contre, je les ai bien reconnus dans les locaux de la Gestapo, lors des interrogatoires. Le premier, un dénommé le Corre, est venu me présenter deux photos, format carte postale. Sur l'une, il était en militaire français et sur l'autre en uniforme allemand. J'ai pris les photos et les lui ai balancées à la figure en lui indiquant qu'il était mieux sur celle où il était habillé en français. Le second s'appelait Le Guilcher, on me l'a présenté, tenu par deux soldats allemands. Il faisait semblant de traîner ses pieds comme s'il avait été torturé. J'ai bien vite compris que c'était une mise en scène et leur ai dit de terminer cette mascarade. J'ai été interrogée pendant plusieurs jours ; j'avais l'impression que ma tête était une boîte de conserve qui se cabossait sous les coups.

Ces deux jeunes hommes étaient originaires du côté de Quimper et faisaient partie de la milice. Le Guilcher a été fusillé après la guerre, mais Le Corre, je ne sais pas ce qu'il est devenu. On a trouvé le rapport qu'ils avaient rédigé sur moi, à la kommandantur de Guingamp.

Avant de quitter la prison de Guingamp, j'ai ramassé mes chaussons et la robe de chambre que l'on m'avait donnés. J'ai réussi à trouver un bout de papier, un crayon et écrit un petit mot à mes parents.

français, un habitant de Langeais et quatre Allemands) et 70 blessés.

J'ai camouflé cette « lettre » dans une épaulette de la robe de chambre et ainsi mes parents ont eu quelques nouvelles. J'ai quittée la prison de Guingamp le 21 mai 1944

Arrivée à **la prison de Saint Brieuc**, on m'a jetée dans une cellule où se trouvait une autre jeune femme assise sur le bord de sa paillasse. Elle me demande : *Pourquoi vous êtes là ?*

Je ne sais pas pourquoi, moi, je n'ai rien fait, lui répondis je.

Ses questions étaient suffisamment pressantes pour me rendre compte que c'était un mouton. Elle était là pour me tirer les vers du nez ! Le lendemain matin, un gardien est venu la chercher et je ne l'ai plus jamais revue.

Cette prison était crasseuse, les murs étaient maculés de sang. Je pouvais lire les messages écrits de leur sang par ceux qui avaient été torturés, qui à leur femme, qui à leurs enfants, à leur mère ou à leurs proches. Je me demandais bien pourquoi ils m'avaient mise dans une telle cellule. Je n'avais qu'une peur, c'était qu'ils me fassent subir la torture de la baignoire¹⁰ que j'avais entr'aperçue, lors de mon passage dans le couloir.

Les allemands me reprochaient énormément de choses.

Puis j'ai été incarcérée à **la prison Jacques Cartier de Rennes** le 1^{er} juin 1944. Nous étions 6 femmes dans la cellule N°15 : Cécile Paumier, Mme Le Corre, Mme Bergeman, Suzanne Delcorte, Albertine dite Betty David et moi, sous la surveillance d'une femme allemande. La pitance était maigre mais le moral était bon. La libération était proche, du moins nous le pensions.

On nous servait deux fois par jour un brouet à base de choux !!! Nous n'avions pas le droit de dormir dans la journée, sinon nous l'aurions fait afin de trouver le temps moins long. Nous couchions sur une

¹⁰ Les tortionnaires prenaient soin de ne pas changer l'eau, pour rendre plus ignoble la suffocation dans de l'eau souillée par les précédentes victimes.

paillasse avec des poux, des puces et des souris qui nous courraient dessus la nuit. L'hygiène, il n'en était pas question, quinze jours sans se laver. Nous nous contentions d'un verre d'eau par jour en plein mois de juillet et il faisait chaud.

Nous correspondions entre nous de cellules en cellules. Betty David transmettait les nouvelles en tapant avec sa cuillère, sur les tuyaux de chauffage puis elle parlait la bouche près du tuyau. Les autres, quand elles avaient reçu le message, retapaient dessus.

Le 8 juin 1944, 32 résistants, dont 9 espagnols, avaient été sortis des geôles de la prison Jacques Cartier pour être exécutés.

La Croix Rouge Française nous rendait visite. Je me souviens, en particulier des serviettes hygiéniques qu'elle nous distribuait mais que nous n'utilisions pas. Nous découpons des mouchoirs dedans et nous nous amusions à les broder pour passer le temps. Léonie le Corre, secrétaire de mairie à Notre Dame du Guildo, avait envoyé avec elle un morceau d'un caleçon de son mari. Nous avons récupéré le fil de ce caleçon pour nous en servir de fil à broder !

De temps à autres, les détenus recevaient des colis de la maison afin de leur soutenir le moral et obtenir un peu de victuailles. Le contenu était partagé car une grande solidarité régnait entre nous. Mais moi, je ne recevais rien et étais dépitée. A mon retour, j'en fis part à ma mère. Elle me confirma qu'elle en avait expédiés, à plusieurs reprises. Une personne de Bourbriac avait même été à Rennes et avait profité pour en déposer un à la prison Jacques Cartier. Je me suis dit : *les autorités allemandes et leurs collaborateurs français en me frustrant m'auraient usée psychologiquement.*

Le vendredi 3 août, les allemands nous ont prévenues que nous devions partir pour une destination inconnue et qu'il fallait préparer nos affaires. A quatre heures de l'après midi, le canon se mit à retentir avec force ; puis les canons de 75 allemands

ripostèrent. Les hommes, qui devaient également rejoindre le convoi, nous rassurèrent en nous criant que les américains allaient arriver et ainsi nous ne partirions pas. Les obus commençaient à tomber tout autour de nous, les plâtres du plafond des cellules tombaient ; nous avons commencé à défoncer les portes. Une détonation plus forte que les autres...c'était la maison du gardien qui était touchée. Nous avons réussi à sortir de nos geôles et les gardiens français, je dois le dire, nous ont aidées à descendre au sous-sol de la prison afin de nous mettre à l'abri.

Les allemands nous affirmaient que nous allions être libérées lorsque la canonnade aurait cessé. Ils étaient fort aimables, ils ont distribué des conserves, biscuits et confiture. Ils s'étaient réservés les alcools dont ils abusèrent.

Nous commençons à faire des projets, nous allions retrouver nos familles....

Le canon cessa puis, vint un officier SS. Il nous adressa quelques mots : *« vous allez être libérées, mais il est tard, maintenant c'est la nuit et nous ne voulons pas vous laisser partir à cette heure. En attendant demain matin, allez dans vos cellules et dormez ».*

Après avoir un peu protesté, nous avons obéi... nous nous tassâmes dans les cellules du bas puisque les autres, aux étages supérieurs, avaient été endommagées lors du bombardement. Vers quatre heures du matin, une gardienne française vint, en pleurant, nous réveiller et nous dire : *« Mes pauvres petites, ils vous emmènent »* Eh oui ! les allemands nous ont emmenées.

Nous nous sommes rendues en colonnes jusqu'à la Courrouze, un quartier de Rennes, puis ensuite nous sommes montées dans le train qu'ils avaient préparé pour nous. Inutile de vouloir essayer de nous échapper, les soldats étaient ivres et ils nous auraient sûrement tiré dessus.

Le samedi 4 août 1944, le premier char américain apparaît à dix heures sur la Place

de la mairie et le dernier convoi ferroviaire quitte la gare de Rennes¹¹.

Dans ce convoi (appelé « train de Langeais »), composé de wagons à bestiaux, les allemands nous ont entassés comme des bêtes. Combien étions-nous ? 50, 60 ; en tous les cas nous étions obligées de rester debout.

Mais comme le débarquement avait eu lieu, c'était une très grande pagaille sur le réseau ferroviaire. Le convoi pris la direction de Nantes. Les maquisards déboulonnaient les rails, l'aviation anglaise et américaine pilonnaient les convois. Le pire fut le 6 août 1944, à proximité de Langeais (Vallée de la Loire), le train fut immobilisé par un mitraillage de l'aviation anglaise. Mais rien n'y fit de la détermination des allemands ; le lendemain, les deux locomotives étaient remplacées ; une devant et l'autre derrière, tellement il y avait de wagons. On est reparti. Il arrivait que le convoi, après avoir roulé toute la nuit, se retrouve dans la même gare, le lendemain matin. Nous avons tourné en rond ; les maquisards avaient fait sauter certaines lignes. Nous sommes descendues jusqu'à Digoin. Les allemands vidaient toutes les prisons : Angers, Tours et Dijon, tout le long du parcours.

Au bout de quinze jours, nous sommes arrivées à la **caserne du Fort Hatry de Belfort** que nous pensions être la dernière halte car les Alliés étaient proches. Nous y avons séjourné trois jours, dans des chambres de 50 détenues, deux par paille.

La voie ferrée Paris - Belfort - Mulhouse, située au pied même de la caserne, voyait, nuit et jour, passer des convois ; l'armée allemande se retranchait dans ses frontières.

Les allemands procédèrent à la libération de 241 prisonniers¹², 52 femmes et 104

hommes venant de Rennes. Puis ils nous dirent que le lendemain ce serait notre tour. Le lendemain matin, les allemands nous firent embarquer à nouveau dans des wagons, en nous affirmant qu'ils nous envoyaient en Suisse... Lorsque nous avons embarqué, un cheminot plomba les portes des wagons (alors qu'elles ne l'étaient pas au départ de Rennes) et il nous a dit : « *Cette fois ci, mes enfants, vous passez de l'autre côté !!!!* »

Puis, le convoi 456 quittera Belfort le 1^{er} septembre 1944.

J'ai encore écrit un petit papier pour donner des nouvelles à mes parents et je l'ai laissé tomber sur la voie ferrée, pensant que quelqu'un le ferait suivre. Malheureusement il n'est pas parvenu.

Nous sommes arrivées à la gare de Füssen près du **camp de Ravensburg**¹³, à 100 kilomètres au nord de Berlin, le 4 septembre. Le convoi était en piteux état car nous avons essuyé, à plusieurs reprises, des bombardements. La première chose que l'on nous a fait subir a été de nous mettre nues dans une cour comme un jardin. Là se tenait un SS qui nous faisait

¹² Raymond Aron écrit que Pierre Laval était à Belfort avant de partir pour Siegmaringuen, et avait obtenu des allemands la libération de ces prisonniers, en échange de ceux qui avaient été fait prisonniers à Paris, par les Alliés. D'autres informations indiquent qu'à la demande expresse du consul de Suède, Nordling, et de la Croix Rouge de ne pas faire quitter la France à ce convoi. Les allemands, pour faire bonne figure, ont accepté en partie ; car d'une extrême rigueur, ils ont libéré ceux qui ne possédaient plus de dossier, disparu au départ de Rennes.

¹³ Ravensbrück fut le seul grand camp de concentration réservé aux femmes. Ce fut Himmler lui-même qui, à la fin de l'automne 1938, décida d'ériger un camp de concentration pour femmes. Il était situé au nord de l'Allemagne, près de Furstenberg. Il fut libéré le 30 avril 1945, par l'Armée Russe. Plus de 92 000 personnes y périrent. La nation la plus représentée fut la Pologne, avec près de 40 000 internées, puis la Russie, 30 000 internées, l'Allemagne et l'Autriche, et enfin la France avec près de 10 000 déportées dont 7 à 8 000 sont mortes. Source : « *L'impossible oublié* », Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes, août 2009.

¹¹ La veille de la Libération de Rennes, le 2 et 3 août 1944, plus de 2 000 personnes sont déportées vers l'Allemagne. 300 déportés seulement sont revenus.

ouvrir la bouche, sûrement pour voir si nous avions des dents en or ou autre métal précieux, et, écarter les doigts, afin de repérer si nous avions la gale. Ensuite nous sommes passées sous la douche et nous nous sommes épouillées. Les gardiens nous ont remis des robes rayées ayant été portées auparavant par des détenues maintenant décédées. Nous portions sur cette robe un triangle rouge¹⁴. Ils nous ont enlevé nos montres, bagues, colliers... puis regroupées par nationalité. Ils m'ont attribué un numéro matricule : 69845. Ils nous ont coupé les cheveux ; mais lorsque je suis passée devant la femme polonaise préposée à cette tâche, je l'ai supplié de ne pas le faire et elle m'a dit de vite disparaître. Ainsi, j'ai pu garder les miens. A trois heures du matin, au retentissement de la sirène, il fallait être debout, sur la place centrale du camp, pour l'appel. La première fois, je me suis trouvée au premier rang. Ça n'était pas la meilleure des places, car les SS étaient devant, avec des chiens. Ils nous palpaient la poitrine pour voir si nous n'avions pas dissimulé du papier ou du carton sous nos vêtements, afin de nous préserver un peu du froid, car début septembre, en Allemagne de l'Est, il commence à geler. Il y avait plusieurs types d'appels : en plus du « Zählappell » pour le contrôle numérique par block, il y avait « l'Arbeitsappell » et enfin, plus exceptionnel, l'appel général pour le contrôle des effectifs du camp (appel qui n'est qu'une longue punition déguisée). Les Zählappell, qui se renouvellent matin et soir, durent des heures. Les Kommandos extérieurs qui ne partent qu'avec le lever du jour restent en rang dès 4 heures et ils ne démarrent qu'à 7 heures quand, l'hiver, la neige et le brouillard ne les retardent pas. Le soir, il n'y a pas de limite : deux

¹⁴ Porté par tous ceux qui ne correspondent pas aux valeurs du Reich: Opposants politiques, juifs, tziganes, homosexuels, etc. Pour les différencier, la SS à l'idée de leur faire porter des signes distinctifs, et dans ce système, le triangle rouge était la marque des individus politiquement opposés au Troisième Reich : communistes, résistants, objecteurs de conscience, etc

heures est un minimum. Les Allemands se trompent constamment, car dans la journée il y a eu des mouvements : morts, départ au revier (infirmerie) regroupements de plusieurs blocks... Les jours suivants, personne ne voulait plus aller sur le premier rang ; il nous semblait avoir plus chaud quand nous étions entourées d'autres détenues. Combien sont mortes dans ces rangées figées par le froid et l'épuisement ?

Les femmes qui distribuaient la soupe étaient appelées des « blokova ». C'était la plupart du temps des polonaises. Souvent elles se favorisaient au détriment des françaises et des russes. Une gamelle, cuillère, fourchette et pot pour boire l'espèce de café du matin, avaient été distribués.



Il fallait toujours veiller à ce que l'on ne nous les vole pas ; le soir nous les mettions sous notre tête. Si tu n'avais pas de gamelle, tu n'avais pas de soupe et cela m'est arrivé une fois. Quelques jours après une détenue m'a dit : « moi je travaille à un endroit où il y a des enjoliveurs de roue d'avion et je vais en prendre un pour te confectionner une gamelle ». Mais elle n'était pas pratique ; puis, une autre femme a eu pitié de moi et a réussi à m'en avoir une autre. J'avais confectionné un petit sac, dans une serviette hygiénique, pour les ramasser et je le portais toujours sur moi.



Nous n'avions pas de couteau, mais je m'en suis procuré un qui avait été confectionné avec les moyens du bord. La soupe que l'on nous servait était la plupart du temps faite avec des rutabagas ou des trognons de choux, ou, comme on l'appelait, de la soupe blanche.

Cette soupe, je n'ai jamais su ce qu'il y avait dedans, cela ressemblait à des grains de riz mais ce n'en était pas. De plus il y avait plein de petits vers comme ceux que l'on trouve dans la farine (des charançons) ; nous nous mettions dans des coins obscurs, pour la manger afin de ne pas voir ces bestioles !!! Nous nous disions : « *si nous trions, nous n'aurons plus rien à manger* ».

Avec une autre serviette, j'avais fabriqué un bonnet que j'avais donné à Madeleine Hamon, ma copine de Bourbriac. On lui avait coupé les cheveux ainsi ce bonnet de fortune atténuait le regard des autres détenues sur son crâne chauve.

Nous nous rassemblions par clans et affinités géographiques. Moi, je me trouvais souvent avec Odette Lavenant, institutrice, originaire de Pabu et d'autres femmes originaires du côté de Nantes.

Odette et moi dormions dans ces baraques en bois sur un châlit (cadre de lit en bois de 70 centimètres de large, sur lequel était posé un sac avec de la paille). Nous montions sur le troisième car ils étaient superposés. Souvent ceux qui n'avaient plus la force de se hisser, restaient dans le deuxième et ceux qui étaient à bout, mouraient sur le plus bas. Nous dormions l'une contre l'autre, en chien de fusil, afin d'avoir plus chaud ; et lorsque nous voulions changer de côté, on le faisait ensemble. Nous ne dormions pas

beaucoup. Pour m'endormir je récitais dans ma tête les prières du chapelet, mais comme je n'en avais pas, je finissais par m'endormir sans savoir où j'en étais.

En aucun cas nous ne devions aller dans les autres baraques. Une fois Odette Lavenant et moi avons été dans celle à côté de la nôtre, dénommée : « *baraque des tricoteuses* ». Les femmes d'un certain âge y étaient regroupées pour tricoter des chaussettes pour l'armée allemande. Deux femmes de Guingamp, qui s'appelaient toutes les deux Le Gall, mais sans aucun lien de parenté, s'y trouvaient. Malheureusement elles ne sont jamais revenues.

Sur la place, devant les baraques, on voyait des hommes et des femmes marcher en rond, avec une charge d'au moins 50kg sur le dos, pendant de longues heures. En fait, ils avaient des chaussures neuves aux pieds, ils « *cassaient* » la raideur du cuir. Ils assouplissaient le cuir des chaussures neuves destinées aux soldats allemands.

Au début, les SS nous disposaient en ligne, dans une carrière de sable. Nous devions, avec une pelle, déplacer des tas de sable. Gare à celle qui levait la tête ou voulait s'arrêter ! Nous étions sous la surveillance d'une garde allemande accompagnée d'un chien.

Puis, un directeur d'usine est venu, un matin, sur la grande place. Il choisissait les femmes pour les faire travailler, mais il a pris les polonaises. Le lendemain, un autre est venu et il a pris les françaises (il y avait également une italienne avec nous). Les camps de concentration servaient d'immense réserve de main-d'œuvre. Les firmes allemandes, liées par contrat aux SS, s'y approvisionnaient pour assurer la production de guerre. L'extermination par le travail était aussi l'objectif des dirigeants du III^e Reich.

Nous avons été conduites à Genshagen, dans l'usine d'aviation Daimler Benz ¹⁵ à

¹⁵ KZ (Camp de travaux forcés) Daimler-Benz usine «modèle» où travaillèrent au total quelque 10 000 malheureux. Plus de 500 d'entre eux y laissèrent leur vie, sans compter les 130 victimes du bombardement d'août 1944. Le refus, après-guerre,

25 kilomètres de Berlin. C'était comme un camp, entouré de barbelés et surveillé par des SS. Nous étions un peu réconfortées car nous nous disions : « *au moins nous ne passerons pas par les fours crématoires* ».

Elle avait été bombardée par les américains en mars 1944. Un nouveau bombardement, plus efficace, aura lieu en août. Il avait neigé peu de temps avant notre arrivée. Nous devions ramasser les décombres, et elle fut assez rapidement remise en état. Ensuite nous avons été désignées pour les différents halls de montage de moteurs d'avion. Il y en avait trois et pour ne pas passer de l'un à l'autre, on nous avait collé un point de couleur dans le dos (bleu, rouge et vert). J'avais un gros point bleu.

Nous réparions des vieux moteurs qui ensuite étaient expédiés, non loin de là, dans une autre usine pour être remontés. Un ancien prisonnier de guerre de la région, est venu, après la guerre, me voir. Il m'a dit : « *Denise, tu n'étais pas loin d'où j'étais. Moi je montais les moteurs que vous répariez, dans une usine souterraine* » c'est comme ça que j'ai su la destination de ces moteurs.

Les 1 100 femmes vivaient sur place : travailler, manger et dormir. Le travail lui-même était pénible, épuisant, sous la surveillance et la menace constante, non seulement de coups, mais des « *tu vas avoir affaire à Potsdam* », c'est-à-dire à la Gestapo et au SD (service de sécurité). Le régime était aussi dur qu'à Ravensburg : lever à trois heures du matin pour l'appel, par tous les temps. Pendant que les gardes

de reconnaître les faits, porte sur les dénégations obstinées des responsables de la firme au sujet de l'utilisation de la main-d'œuvre forcée et surtout des détenus hommes et femmes des prisons et KZ au sein de leurs entreprises. Explications embarrassées, faux-fuyants, petits et grands mensonges, attaques injustifiées, aucun moyen n'a été évité pour tenter de « blanchir » les dirigeants de la période nazie et la renommée de l'entreprise. Certes, Daimler-Benz n'est pas une exception dans ce domaine, et la plupart des firmes ont utilisé les mêmes moyens.

<http://www.fndirp.asso.fr/femmes%20daimler-benz.pdf>

comptaient et recomptaient, il nous fallait rester au garde-à-vous. De temps à autre, on nous faisait nous déshabiller sous le motif de désinfecter les vêtements, mais, vu le nombre, nous restions longtemps nues. En fait, c'était pour mieux nous humilier. Ils nous faisaient lever à trois heures du matin pour compter les couvertures. A l'appel, si l'une d'entre nous avait été admise au « *revier* »¹⁶, dans la nuit, il fallait impérativement savoir où elle était. Lorsque l'on se rendait au « *revier* », qu'importe le motif de santé, les infirmières nous donnaient toujours les mêmes cachets. Il y avait avec nous des femmes allemandes qui portaient le triangle vert : c'étaient des lesbiennes. Souvent, lorsque l'on se rendait aux toilettes, elles nous prenaient à partie et nous expulsaient. Avant notre départ, un prisonnier de guerre de Lanrodec me donna un petit sac de semoule, des pruneaux et d'autres choses dont je ne me souviens plus. Une de ces lesbiennes avait vu que ce monsieur m'avait donné à manger. Elle vint me voir pour me demander de les lui remettre afin de les cuire. Jamais je n'ai revu cette femme. Lorsque nous avions quelques moments à nous, on s'échangeait quelques recettes de cuisine. On se procurait des morceaux de papier dans l'usine et on écrivait là où il y avait encore un peu de place. J'avais un tout petit morceau de crayon à papier que je ménageais et que j'utilisais avec précaution. Ensuite nous pliions ces petits morceaux pour les dissimuler. Moi je les mettais dans une petite boîte rouge dans laquelle il y avait un petit morceau de savon ; je me rappelle encore la marque : Gibbs. Un jour, une gardienne m'a surprise entrain d'écrire la recette des « *choux rouges aux marrons* ». Elle est venue me subtiliser le papier sur lequel j'étais en

¹⁶ Un *revier* (abréviation de l'allemand *Krankenrevier* ou dispensaire), dans le langage des camps de concentration nazis, était un baraquement destiné aux prisonniers malades des camps de concentration. La plupart du personnel médical venait du corps prisonnier lui-même.

train de l'écrire. Un monsieur allemand, qui avait eu les pieds gelés sur le front soviétique, avait vu la scène et n'avait pas apprécié. Il est allé manifester son mécontentement auprès de cette gardienne. Cet homme se promenait avec une canne et un petit système de chauffage ambulant et souvent il nous faisait partager la chaleur que diffusait ce dispositif. Il existait dans ce Reich quelques personnes qui avaient encore quelques onces d'humanité. Par la suite, j'ai confectionné un double fond à ma boîte afin de préserver mes recettes : je suis toujours en possession de ces recettes. La promiscuité était permanente et cela libéra la nature profonde de chacune d'entre nous.

Mais la pression des combats se faisait sentir de plus en plus. Nous étions prises en tenaille entre les soviétiques et les américains.

Nous avons été évacuées le 17 avril 1945, vers le **camp d'Oranienburg Sachsenhausen**¹⁷. On m'a, à nouveau, remis un numéro matricule : 8029.



La veille du départ, le 16 au soir, il y a un grand tumulte autour de la baraque. Odette me dit : « *je vais voir ce qui se passe* ». La baraque à côté de la nôtre servait aux allemands pour entreposer les colis issus des familles et de la Croix Rouge. Des détenues avaient pensé aller la piller. Odette a ainsi fait trois aller-retours et moi pendant ce temps-là, je les cachais,

¹⁷ La ville d'Oranienburg-Sachsenhausen est située à 30 kilomètres au nord de Berlin. La décision d'y installer un camp est prise le 22 février 1933. D'une superficie de plus de 600 hectares, 18 sont occupés par le camp central. Quelque 3 900 détenus malades et moribonds demeuraient au camp principal, trop faibles pour être évacués avec les 32 240 autres (hommes et femmes), lancés dans des « marches de la mort » sur ordre du commandant du camp Höhm.

sous moi, dans le châlit. J'avais tellement faim que j'ai pris un paquet que je croyais être du chocolat ; Mais, à ma plus grande surprise, je l'ai craché car c'était du savon !

Le 21 avril 1945, il faut partir, à pied, rejoindre la mer Baltique. Auparavant, les SS ont eu le soin de brûler les archives et d'exterminer les « porteurs de secrets » (les chauffeurs des fours crématoires) pour ne pas laisser de traces, ni de témoignages.

A la sortie du camp, les SS nous ont mis en colonnes, rangées par cinq. Au cours de la marche, si l'une de nous défaillait, c'était le rang qui était rayé !!!! Les allemands sont en tête, puis des SS tout le long de la colonne. Cette « marche de la mort¹⁸ » va durer 10 jours au cours desquels je vais devoir parcourir 400 kilomètres, pieds nus, car mes galoches me blessaient les pieds.

Pendant tous ces jours, j'aurai connu la famine, le froid, le dénuement le plus absolu. Cela fit périr de nombreuses compagnes. Plusieurs fois des femmes quittaient la colonne, un soldat leur tirait,

¹⁸ Avec l'avance des troupes de l'Armée Rouge, Himmler décida l'évacuation des camps de concentration et d'extermination de l'est de l'Allemagne, dont Sachsenhausen, Ravensbrück et leurs Kommandos. Dans le but d'exterminer tous les détenus, témoins de leurs abominables crimes, les Nazis décidèrent d'assassiner les derniers déportés des camps. Ils devaient se rendre vers la baie de Lübeck, où ils auraient probablement été embarqués sur des navires. Ces derniers auraient ensuite été coulés, avec les déportés à bord. Le 21 avril 1945, des milliers de déportés de Sachsenhausen partent du grand camp vers la baie de Lübeck. Un grand nombre arrive au bois de Below. Là, à plus d'une centaine de kilomètres de Sachsenhausen, après avoir marcher, ils rencontrent les autres déportés des Kommandos Heinkel, Speer, Klinker... Les déportés les plus faibles qui ralentissent la marche sont abattus sur le bord de la route par les SS. Cette marche, ralliant Sachsenhausen à la baie de Lübeck, nommé par les Nazis la marche d'évacuation fut nommé par les déportés la « Marche de la Mort ». De nombreuses plaques commémoratives et de fosses communes jonchent la route, dans les villages allemands du Brandebourg et du Mecklembourg.

<http://la2gm.unblog.fr/les-marches-de-la-mort-et-le-bois-de-below/>

sans état d'âme, une balle dans la tête. Là où les détenues avaient passé la nuit ou fait halte, on trouvait des cadavres en partie jetés dans les feux de camp et à moitié brûlés. La Croix Rouge suédoise nous a longtemps cherchées. Comme les allemands ne voulaient pas encombrer les grands axes de circulation afin de laisser les civils partir devant les américains et les russes, ils nous faisaient marcher sur des petites routes. Elle ne nous a pas trouvées et donc nous n'avions rien à manger. Nous avons dû chercher dans la nature des racines et des herbes folles...boire l'eau croupie des mares ; parfois on apercevait des fermes vides car les habitants avaient fui. Là, nous aurions pu trouver quelques pommes de terre ou autres choses de comestible...mais il n'en était pas question. Par contre, les SS, eux, faisaient ripaille trois à quatre fois par jour.

Nous étions 1 200 françaises ! Puis, au bout de 10 jours, les allemands nous ont abandonnées dans le bois Below. Le soir nous nous sommes couchées sur nos couvertures, par terre, lorsqu'une femme s'est décidé à aller voir si les soldats allemands étaient toujours présents. Elle ne voit personne, seulement une ferme abandonnée depuis peu ; du petit lait était en train de s'égoutter au dessus d'un évier. Elle revient nous prévenir et ainsi nous avons pu aller dormir dans un hangar où il y avait de la paille. Arrive un prisonnier de guerre français, un prêtre, il nous annonce : *« Savez vous mesdames que vous êtes libres ? Si vous voulez me suivre, nous sommes à 4 Km à Stople, de toute façon je vous donne rendez vous, demain matin, et on s'occupe de vous par la suite ».*

Seules deux femmes sont parties avec lui et nous nous sommes endormies dans la paille jusqu'au lendemain matin.

Arrivée à Stople, j'ai rencontré un prisonnier de Lanrodec qui connaissait ma famille, il habitait le même village qu'un frère à mon père. En me voyant pieds nus, il est parti me chercher des chaussures, malheureusement trop grandes et je lui ai dit que je ne pourrai pas marcher avec !

« Attends moi là je vais te prendre trois paires de chaussettes et cela fera l'affaire ». Lorsque je suis rentrée à la maison, ma mère me disait de montrer mes pieds aux personnes qui venaient me visiter. J'en avais marre de montrer les chaires qui pendaient. Mais lorsque nous étions sur les routes, je ne sentais pas le mal. Je ne sais pas ce qui nous tenait à ce moment là. J'étais à bout de force. La veille de notre libération, j'avais la dysenterie et je n'en pouvais plus de marcher sur des corps. J'ai dit à ma copine Odette: *« je ne bouge plus, je n'ai plus de force, Odette je n'en peux plus ».*

« Si si, dit elle ; je vais chercher une meilleure place, garde nos sacs et attention que l'on ne nous les vole pas ».

Elle est revenue me chercher, elle avait trouvé un meilleur endroit pour se reposer. Le 15 mai 1945, rapatriement vers la France.

Nous avons débarqué à Lille où l'on nous a remis des vêtements décents. Je n'avais que la robe rayée (j'ai regretté de l'avoir laissée dernière moi), et une veste d'aviateur allemand sur le dos. J'ai eu, je me rappelle encore, un chemisier rose et une paire de chaussures. On nous a permis d'expédier des télégrammes à nos familles. Moi, j'en ai envoyé un à ma tante de Gennevilliers pour l'avertir que j'arrivais à la gare du Nord. Mais elle était morte pendant ma captivité, je ne le savais pas. Son fils est venu m'accueillir à la gare du Nord. Normalement nous devons transiter par l'hôtel Lutétia, mais, mon cousin a été voir les autorités et leur a dit : *« non ce soir elle va dormir à la maison, et je vous promets, demain matin elle sera à l'hôtel. J'ai une voiture cachée, cela va me donner l'occasion de m'en servir ».*

Le lendemain matin je me suis rendue à l'hôtel Lutétia pour subir un interrogatoire par des officiers de l'armée de la Libération. Ils étaient en possession de renseignements sur nous qu'ils avaient trouvés dans les kommandanturs, les prisons...après la débâcle de l'armée allemande. Ils nous demandaient pourquoi

nous avons été déportées ; certaines personnes ne savaient même pas pourquoi elles avaient été arrêtées.

Je ne pesais plus que 37 kgs ; ma peau était jaune, mes yeux exorbités. Je suis arrivée à Bourbriac le 18 mai 1945. .

Maintenant que je suis âgée, je peux parler facilement de tout ça, mais auparavant nous ne parlions qu'entre déportés. On ne nous croyait pas ou alors nous n'étions pas compris.

Au niveau administratif, on s'est bien occupé de nous lorsque nous sommes revenues. Je me suis rendue à Saint Briec pour établir mes papiers. Il m'a fallu faire des photos d'identité, le photographe a dû se prendre à plusieurs fois car je ne souriais pas et n'avais vraiment pas envie de le faire ! En 1946, l'Etat, nous a alloué une bourse pour apprendre un métier ou pour se refaire une nouvelle vie ; certaines femmes avaient été déportées deux ou trois ans. Moi je suis allée deux ans à Paris, rue Cuyas, pour apprendre le métier de pédicure. Je me suis mariée le 8 août 1948 avec Marius Le Flohic de Lanrivain, et j'ai eu deux filles.

Voici l'itinéraire que j'ai griffonné sur un bout de papier :

La route est longue et dure. Orianenburg, samedi 20¹⁹. Kremunan Wall, Karwio, Gnewikov, Neuruppin, Netzeband, Darsikow, Rossow, Vossoww, Wittstock, Krüssow, Pritzwalk, Laoske, Putlitz, Nettebak, Dreubav, Luckow, Marnitz, Tessenow, Slate, Parchin, Stolpe.

Le 1^{er} mai à 1 Km les boches nous abandonnent en plein bois (quelques femmes abattues) . Nous passons la nuit dans le bois, le canon tonne. Les russes sont à 2 Km (c'est une vraie débandade) Le lendemain matin nous montons au village pour se ravitailler pain, pomme de terre ? nous montons (avec bagages) dans une ferme nous passer la nuit dans une

grange il y a de la paille ça va aller ; 1 H après un prisonnier français arrive et nous crie (vous êtes libres), immédiatement grand remue ménage – nuit un peu agitée car ils revenaient le lendemain midi nous chercher pour se rendre à leur convoi qui doit partir de Stople à 1H à 4Km de (saccagée par les russes) Neustadt, Ludwigshust (couché en caserne) Eldena, Mallik, Voosure, Jessenitz – le 4 dans un camp d'usine (?) tous bien. En route pour Celle le 10 un couché sur des paillasses bonne nuit. 14 devant chaque bloc attendons le départ puis on ne part que demain donc départ pour Sulingen passons une nuit dans un camp lendemain départ pour Rheine nous sommes très bien reçues, on s'occupe particulièrement des politiques tous les soldats Français nous entourent nous questionne passons ? une nuit dans ce camp lendemain départ pour Clève (en ambulance) passons une bonne nuit, lendemain matin attendons le départ pour la gare – en route vers la France passons le Rhin à 4 H de l'après midi. Webmunster (dimanche 13)

Sur carte Silva Vekehrskarte Freistaat Hecklenburg

Lorsque je suis revenue d'Allemagne, je n'ai pas revu toutes les personnes que j'avais aidées. Certaines ne se sont pas manifestées. Je leur ai souvent évité la déportation, mais moi j'y suis allée. Mais en aucun cas je ne regrette «*d'avoir fait ce que j'ai fait* ». Je ne blâme pas ce résistant qui m'a dénoncée car il a cédé sous la torture.

J'ai toujours su que je reviendrai, et c'est cet espoir qui m'a permis de rester en vie. Bien sûr avec des hauts et des bas ! Toutes celles qui ont baissé les bras sont mortes dans les camps. Mon plus grand regret est de ne pas avoir assisté à la Libération de mon pays. »

Propos de Denise le Flohic née le Graët
Recueillis par Jean-Paul Rolland

¹⁹ Le bout de papier dont parle Denise le Graët est en très mauvais état, les parties du récit correspondent à des trous dans ce papier.

On peut se demander pourquoi les Russes et les Américains ne sont pas intervenus plutôt ? En fait, ces camps, ils ne les considéraient pas comme des objectifs militaires ; de plus, en les libérant, les détenues auraient nécessité d'être nourries et soignées et devenant ainsi un « frein » à leur victoire ; en fin, ces colonnes mobilisaient des militaires allemands qui n'étaient pas dans la bataille.

Un récit afin de garder la mémoire car nous entrons dans une période charnière, où la voix des témoins s'estompe, leur vécu devenant peu à peu l'Histoire, avec un H majuscule. Ne pas oublier n'est pas qu'une affaire d'Histoire ou de mémoire, mais aussi une piqûre de rappel pour le présent et l'avenir capable de combattre un négationnisme porté par une idéologie toujours prête à relever la tête.

Faut-il oublier le passé pour se donner un avenir ? Le travail de mémoire, c'est revenir sur le passé à partir de nos préoccupations présentes. Pour entretenir ce « refus de l'oubli » Pays d'Argoat ravive le devoir de mémoire.

Pourquoi faut-il que les jeunes générations se souviennent ? Ce n'est pas pour entretenir un culte morbide, ce n'aurait aucun sens, tout au contraire, c'est pour faire acquérir aux plus jeunes cet esprit civique, cet esprit critique, au sens propre du terme. Cet esprit qui permet de vivre libre et de garder cette liberté chèrement acquise. La Liberté, la Vérité et la Solidarité ont besoin de volontaires ; la France a besoin de points de repères dans chaque ville et chaque village.

Le témoignage de Denise nous rappelle qu'elle était un repère dans son bourg de Bourbriac.

Jean Paul ROLLAND

Ravensbruck

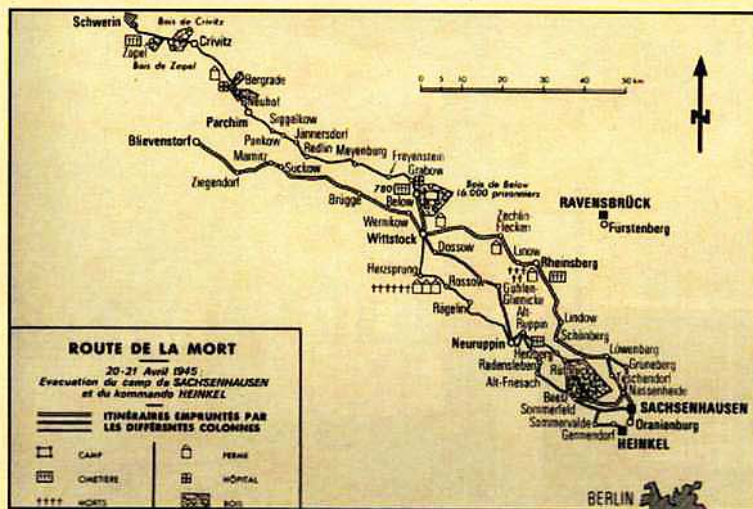
A Ravensbruck en Allemagne
On torture on brûle les femmes
On leur a coupé les cheveux
Qui donnaient la lumière au monde
On les a couvertes de honte
Mais leur amour vaut ce qu'il veut
La nuit le gel tombent sur elles
La main qui porte son couteau
Elles voient des amis fidèles
Cachés dans les plis d'un drapeau
Elles voient Le bourreau qui veille
A peur soudain de ces regards
Elles sont loin dans le soleil
Et ont espoir en notre espoir.

Poème de René Guy CADOU (1920-1951)²⁰

Pleine poitrine. Éd. Pierre Fanlac. Périgueux. 1946, O.C.. 1.1, p. 348

²⁰ Poète breton né le 15 février 1920 à Sainte-Reine-de-Bretagne en Brière (44) où son père est instituteur ; mort le 20 mars 1951 à Louisfert (44).

Annexe



Médailles Guerre 39-45



Légion d'Honneur



Médaille Militaire



Engagé Volontaire



Médaille
Déportation



Croix du Combattant



Commémorative
39-45



Croix de guerre
avec Palme



Médaille du Sénat



Musée de la Résistance en Argoat

Pôle de l'Étang Neuf 22480 Saint-Connan

02 96 47 17 66

etangneuf.asso@orange.fr

www.etangneufbretagne.com

Prix : 5 €

Impression :
REPR
GUINGAMP **COPIE**